

Comment le prénom Anastasie vint à la censure

par Pierre ALBERT

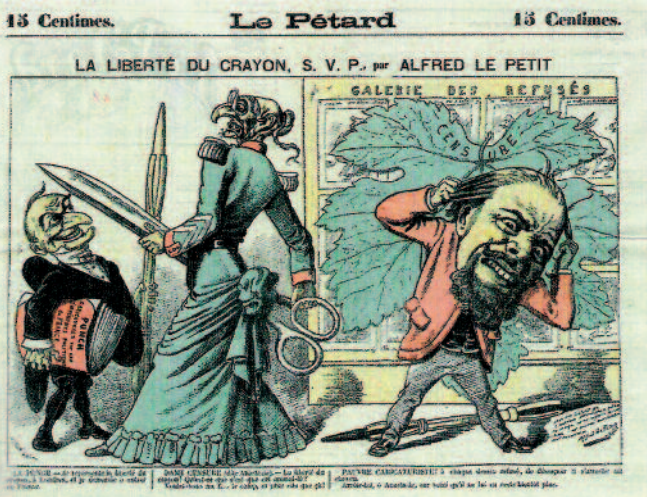
La censure fut un des moyens du contrôle des écrits et des spectacles par les autorités religieuses et politiques et son origine remonte à la nuit des temps : il s'agit d'interdire la diffusion de paroles, de placards-affiches, de textes ou de spectacles susceptibles de troubler l'ordre public, de critiquer l'action des institutions ou d'offenser leurs représentants. Elle n'était pourtant que l'un des procédés de défense des pouvoirs défenseurs de l'ordre établi et elle s'intégrait

Les journaux flamands dans le Nord de la France 1870-1914

par Elien DECLERCQ



Het Vlaamsch Kruis est une édition en flamand de La Croix du Nord. (Collection Archives départementales du Nord)



Une représentation d'Anastasie par Alfred Le Petit dans le journal Le Pétard qu'il fonda en 1877.

dans une politique générale de sauvegarde de l'unité des opinions et des comportements, à côté d'autres pratiques de contrainte : la surveillance attentive des propos tenus en public et des correspondances privées ; le contrôle de l'affichage et de la distribution des feuilles volantes, brochures, livres et journaux ; l'autorisation révoquée pour les métiers de scribe, d'imprimeur, de colporteur, de libraire ; taxes diverses pour renchérir le prix des imprimés ; obligation pour les journaux de publier des communiqués rétablissant

Au cours de la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, les Belges, chassés par la misère, s'installent en masse dans le Nord de la France et contribuent considérablement à l'essor industriel et au dynamisme démographique de la France¹. Ainsi, Raoul Blanchard relève dans son étude géographique de la plaine flamande en France, qu'un tiers environ de la population dans les villes industrielles du Nord est belge : « Une bonne partie de la population, dans la région lilloise, est d'origine belge : dans la commune de Lille, on évaluait au cours du 1^{er} semestre de 1904 à 40 827 le nombre des Belges, la plupart ouvriers d'usine, habitant dans le quartier de Wazemmes quelques rues et ruelles que les Français appellent "La Petite Belgique", et où l'on entend couramment parler flamand. Dans l'arrondissement, on estimait en 1901 à 162 723 le nombre des étrangers, contre 648 936 Français ; c'est exactement le quart de la population française. Roubaix a 35 577 Belges contre 88 788 Français ; Tourcoing, 17 773 contre 61 470. Hors des grandes villes, la proportion est plus forte encore : Lys-lez-Lannoy a 2027 Belges, 4 198 Français ; Croix, 5 451 contre 10 542 ; La Madeleine, 3 008

Les journaux flamands dans le Nord de la France (1870-1914)

contre 9351; Roncq, 2625 contre 4053; Wattrelos, 10402 contre 15402. Enfin deux communes ont plus d'étrangers que de nationaux: Neuville-en-Ferrain, avec 2147 Belges et 2127 Français, Halluin où les Belges sont 9058, les Français 7541.² »

Malgré cette forte présence de Belges, principalement flamands, dans le Nord, peu de traces de distribution ou de lecture des journaux flamands sont repérables. Répondre à la question «Quelle fut l'importance du commerce, de la distribution et de la lecture des journaux en flamand?» est donc loin d'être évident. Dans cet article, nous tentons de donner un premier aperçu, non exhaustif, des journaux en langue flamande, tant des publications importées de Belgique dans le Nord par des propagandistes que celles destinées explicitement aux ouvriers flamands résidant dans le Nord. Les journaux édités, imprimés et distribués dans la Flandre française et composés en langue flamande de France ne sont donc pas inclus dans ce panorama.

Le nombre de journaux en langue flamande de Belgique qui se trouvent actuellement aux Archives départementales du Nord se limite à quatre: *Het Vlaamsch Kruis*³, *Het Volk*⁴, *Het Volk van Vlaanderen*⁵ et *Het Volk der Franschmans*⁶, tous sont de tendance catholique.

■ Les journaux catholiques

Het Vlaamsch Kruis («La Croix flamande») est une édition quotidienne en flamand de *La Croix du Nord* qui parut six fois par semaine de 1882 à 1902, probablement. Le journal est destiné aux Flamands de France («Voor de Vlamingen van Frankrijk»). L'administration et la rédaction sont installées à Lille, 15 rue d'Angleterre. Le journal comprend quatre pages, plus ou moins aérées. La première page propose un éditorial et des nouvelles diverses. Les deux pages intérieures sont consacrées aux nouvelles de Belgique, plusieurs provinces et villes belges sont ainsi passées en revue. Les nouvelles internationales («Nieuws uit den vreemde») sont plus réduites. En bas de page se trouve l'indispensable feuilleton qui offre aux lecteurs des



Het Volk van Vlaanderen s'appellera d'abord *Het Volk der Franschmans*. (Collection Archives départementales du Nord)

histoires d'inspiration catholique telles que *Het Teeken des Kruises* («Le Signe des Croix») et *De Bekeering* («La Conversion»). La rubrique *Fransch-Noorden* («le Nord de la France») paraît à la une ou en dernière page. Elle contient le plus souvent des faits divers: accidents du travail, crimes et récits de contrebande. La quatrième page revient à la réclame de produits gantois, aux horaires de trains belges et aux annonces de pèlerinages, de fêtes, de publications d'almanachs, etc.

Het Vlaamsch Kruis paraît à la même époque que le quotidien *Het Volk*, *Antisocialistisch dagblad voor de Vlamingen van Frankrijk* («Le Peuple, quotidien antisocialiste pour les Flamands de France») qui le remplace le 18 septembre 1902. L'administration et la rédaction se trouvent également à Lille, 15 rue d'Angleterre. Tant dans sa forme que dans son contenu *Het Volk* ressemble à *Het Vlaamsch Kruis*.

Het Volk a une édition hebdomadaire intitulée *Het Volk der Franschmans*, puis *Het Volk van Vlaanderen*. Catholique, ce périodique propose des nouvelles de la Belgique aux Flamands de la Flandre occidentale résidant dans le Nord de la France. Tout comme *Het Vlaamsch Kruis* et *Het Volk*, il est imprimé à Gand, 24 Wellinckstraat, puis à Lille. Le premier numéro de *Het*

Volk est mis sous presse le 21 juin 1891 à Gand pour concurrencer le fameux *Vooruit*, le journal du parti belge des ouvriers socialistes, dirigé par Édouard Anseele.

■ Les journaux socialistes

Alors que les journaux catholiques en flamand ont pour objectif le maintien de l'influence de l'Église sur les migrants flamands afin de «tempérer leurs mœurs», les journaux socialistes belges qui passaient – souvent clandestinement – la frontière franco-belge, visaient à introduire les idées du socialisme naissant dans le Nord. Ces idées sont initialement diffusées par les démocrates sociaux belges qui suivent la situation dans le Nord de près. Au cours de l'année 1879, les socialistes gantois distribuent de façon systématique des brochures de propagande dans le Nord⁷. À la fin du mois de juillet 1879, ils organisent chaque semaine des réunions du côté belge de la frontière. Ces réunions donnent naissance aux premiers groupes socialistes qui disposent de leurs propres colporteurs pour distribuer les journaux socialistes flamands *De Volkswil* («La Volonté du Peuple»), *De Werker* («Le Travailleur») et d'autres brochures, c'est le cas notamment à Roubaix et à Armentières. Après la grande grève de mai 1880⁸, la propagande socialiste et les contacts entre les socialistes gantois et les ouvriers du textile dans le Nord s'intensifient: pendant plusieurs semaines, Anseele se dirige presque quotidiennement vers la frontière franco-belge pour exciter les socialistes. Outre les nombreux meetings et les contacts informels, la distribution des feuilles gantoises (*Vooruit*, *Volkswil*, *De Toekomst*) et bruxelloises (*Le Peuple*, *La Voix de l'Ouvrier*) contribue à une diffusion rapide du socialisme dans le Nord. Mais ces pratiques ne passent pas inaperçues: la présence de journaux socialistes flamands suscite en septembre 1880 de vives discussions entre les quotidiens du Nord sur le danger du collectivisme qui se diffuse parmi les ouvriers français, ils affirment qu'«il n'y avait que des Belges qui étaient socialistes⁹». Dans les rapports de police réunis dans la série M des Archives départemen-

Les journaux flamands dans le Nord de la France (1870-1914)

tales du Nord¹⁰, nous avons repéré quelques numéros de l'hebdomadaire socialiste, *De Volkswil* (« La Volonté du Peuple ») (1879-1881), paraissant tous les dimanches et édité à Gand par le Comité du parti ouvrier. Une correspondance entre la préfecture du Nord, le commissariat central de Tourcoing et un certain Victor Capart, militant socialiste et chansonnier populaire né à Tourcoing de parents belges¹¹, nous informe que *De Volkswil* circulait clandestinement entre les ouvriers socialistes belges et français¹².

Chaque semaine à la une, *De Volkswil* dénonce les abus, stigmatise la conduite des libéraux et des cléricaux ou crie à l'injustice en relatant amplement les conditions de vie de l'ouvrier. L'intérieur du journal propose un aperçu sur la politique sociale nationale et internationale. Une attention particulière est portée à la situation de la ville de Roubaix qui a droit à sa propre rubrique. La dernière page est remplie d'annonces de réunions (entre autres celles qui ont lieu dans l'estaminet de Victor Capart à Mont-à-Leux), de nouvelles du club de propagande, de parutions de recueils de chansons, d'almanachs, et de revues, etc. Il s'agit bien d'un journal de propagande socialiste qui s'adresse souvent explicitement aux lecteurs flamands de Roubaix, comme le prouve cette annonce parue dans l'édition du 31 octobre 1880: *Le club de propagande, établi chez J. Maas, rue des Longues Haies, estaminet Pont de Tamise, se charge de toute publicité relative à la Volonté du Peuple et au Travailleur, ainsi que de tous les nouveaux abonnements, changements de domicile et autres communications. On vous sert tous les dimanches de 5h à 9h du soir*¹³.

Le *Vooruit*, *Socialistisch Dagblad*¹⁴ (« En Avant, quotidien socialiste ») (1884-1978), imprimé à la coopérative Vooruit de Gand, se caractérise par une mise en pages identique à celle des journaux catholiques en langue flamande. La première page traite d'abord d'une question relative au socialisme, offrant ainsi matière à réflexion à ses lecteurs. Les nouvelles de l'extérieur occupent le reste de la une du quotidien, celles-ci rapportent principalement les grèves et les conditions de travail dans le Nord de la France. En voici



Het Volk a un contenu et une forme semblables à ceux de *Het Vlaamsch Kruis*. (Collection Archives départementales du Nord)

un exemple trouvé dans l'édition du 16 mars 1889 à propos de grèves à Armentières: *Les grèves se répandront probablement aux centres industriels de Roncq, Mouvaux, Luscilles. La misère dans cette région est terrible. De nombreuses familles survivent en ne mangeant que du pain noir – destiné normalement aux chevaux – depuis six mois. Les ouvriers courtraisiens qui se sont installés à Halluin, gagnent 9 à 10 francs par semaine*¹⁵.

Les deux pages intérieures sont consacrées aux nouvelles de la Belgique, généralement des faits divers, présentés ville par ville. Le roman-feuilleton se trouve en bas des pages intérieures: le *Vooruit* du 31 décembre 1888, par exemple, offre la traduction flamande du *Bonheur des Dames* (« In 't Geluk der Damen ») d'Émile Zola. Des réunions, des spectacles de théâtre, etc. sont annoncés à la dernière page. Ces annonces sont complétées par des réclames, concernant le plus souvent des médicaments en vente dans des pharmacies gantoises. Les Flamands de Roubaix sont également informés d'éventuelles excursions, ainsi dans l'édition du 3 mars 1899: *Roubaix. Les membres du parti et les amis qui aimeraient faire le voyage à Gand à moitié prix à l'occasion de l'inauguration du nouvel aménagement du « Vooruit » à Pâques, peuvent s'inscrire à la Boulangerie coopérative*¹⁶, rue Vallon, 3, et chez Carette, rue de l'Alma, 104¹⁷.

■ **Considérés comme dangereux**

De Toekomst, *Orgaan der Belgische Socialistische Arbeiderspartij*¹⁸ (« Le Futur, Organe du Parti Ouvrier Socialiste Belge ») (1881-1889), édité à Gand et paraissant tous les dimanches, est né de la fusion des journaux socialistes *De Volkswil* et *De Werker* (« Le Travailleur »). Ce journal de propagande aborde les sujets sous un angle socialiste. Des événements politiques nationaux et internationaux sont commentés, les conditions de travail des ouvriers dans le monde entier sont suivies d'un œil critique. À la différence des journaux étudiés plus haut, *De Toekomst* ne contient que peu de faits divers, comme si son ambition était d'avoir une tenue plus élevée. Ainsi, la rubrique « Variétés » rapporte entre autres de nouvelles découvertes planétaires, évoque l'évolution démographique des différents pays européens et les phénomènes naturels aux États-Unis. Même le feuilleton offre, outre des histoires, des portraits des héros de la Révolution française. La dernière page est réservée aux réclames et donne un aperçu des réunions socialistes tenues en Belgique et dans le Nord de la France. *Vooruit* et *De Toekomst* sont interdits en 1886¹⁹, le gouvernement français les considérant, selon toute vraisemblance, comme dangereux.

Dans son *Catalogue de la presse roubaissienne*, Bernard Grelle parle d'un autre journal intitulé *Het Volksrecht*, *socialistisch Weekblad voor het Noorderdepartement* (« Le Droit du Peuple, hebdomadaire socialiste pour le département du Nord »)²⁰ (1891-1892 ?). Paraissant à Roubaix, ce périodique est installé à la coopérative La Paix, 71 boulevard de Belfort. Le numéro est vendu 5 centimes; l'abonnement pour trois mois en France coûte 0,75 franc, le double en Belgique. Le numéro 10 de cette publication hebdomadaire lancée en juin 1892 est conservé au Musée de la presse du Mundaneum à Mons. Nous avons également repéré quelques exemplaires à la Bibliothèque du patrimoine d'Anvers: deux numéros (8 et 9) de l'année 1892 et un numéro (11) de l'année 1893²¹. Que *Het Volksrecht* soit parmi les rares journaux socialistes en langue flamande édités dans le

Nord, tient indubitablement à la proximité de la frontière belge par où passaient de nombreuses publications socialistes telles que des tracts, des chansons, des journaux et des brochures de propagande qui aboutissaient souvent dans les arrière-salles des cabarets.

Ces traces disparates attestent de l'existence d'un lectorat flamand parmi les migrants belges et prouvent l'importance du commerce des journaux flamands dans le Nord. Parallèlement, la presse française, portée par l'industrialisation, les moyens de communication et de transport, se développe irrésistiblement, de sorte que le journal s'insère de plus en plus dans la vie quotidienne. En 1881, la loi sur la liberté de la presse libéralise le colportage et la vente sur la voie publique en abolissant l'autorisation préalable et le cautionnement, et encourage ainsi la prolifération des titres²². Comment expliquer alors la faible présence des journaux flamands dans les lieux de conservation du département du Nord ? S'agit-il d'une amnésie cul-



Het Volksrecht est un journal socialiste imprimé à Roubaix. Comme on peut le constater, il n'hésite pas à citer l'évangéliste Matthieu. (Collection Mundaneum de Mons. Musée de la presse)

turelle de la part des institutions dépositaires, en particulier, pour la presse migrante ? Sans aucun doute, la rareté

et la disparité des journaux en langue flamande sont-elle partiellement la conséquence de la politique des archives qui ne s'intéressaient guère à une presse incompréhensible, et souvent faussement considérée comme de la propagande allemande. Ce manque de visibilité est également dû aux destructions massives occasionnées pendant la Première Guerre mondiale dans le triangle industriel du Nord. Enfin, la parution irrégulière et les tirages limités de ce type de publications contribuent probablement à la difficulté de les dépister...

E. D.

Elieen Declercq est doctorante à la Katholieke Universiteit Leuven à Courtrai. Au sein du Centre de relations interculturelles, elle s'occupe de la production littéraire et verbale des migrants belges dans le Nord de la France pendant la seconde moitié du XIX^e siècle.

1. Pour une analyse démographique détaillée, voir Dupâquier (Jacques), «La contribution des Belges à la formation de la population française (1851-1949). Étude quantitative». Éd. Hélin, Étienne. *Historiens et population*. Louvain-la-Neuve: Academia, 1991, pp. 331-347.
2. Blanchard (Raoul), *La Flandre. Étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande*, Lille, Imprimerie Danel, 1906, pp. 397-398.
3. ADN: Jx 292 (1895-1898). Per. 282 3 septembre 1895-27 septembre 1898 (4^e année, n° 204-7^e année, n° 224), incomplet.
4. ADN: Jx 273 (1910-1912). Pér. 273: 1^{er} T/3 janvier-30 novembre 1910 (20^e année, n° 1-279). 1^{er} T février-16 novembre 1912 (22^e année n° 27-268); 1910, incomplet.
5. ADN: Jx 569 (1910-1912).
6. ADN: Pér. 569: 13 février, 28 août 1910 (10^e année, n° 7, 35). 4-11, 25 février, 21-28 avril, 1^{er} T septembre 1912 (12^e année, n° 5-6, 8, 16-17, 35). Nous n'avons pas pu consulter *Het Volk der Franschmans* puisque les exemplaires n'ont pas été retrouvés dans les ADN.
7. Defoort (Hendrik), *Werklieden bemint uw profijt! De Belgische sociaaldemocratie in Europa*, Leuven: Lannoocampus, 2006, p. 187.
8. Voir Marseille (Jacques) & Sassier (Martine), «Si ne veulent point nous rinquer in va bientôt tout démolir!». *Le Nord en grève avril/mai 1880*. Paris, 1982.
9. Defoort (Hendrik), *Werklieden bemint uw profijt! De Belgische sociaaldemocratie in Europa*. Leuven: Lannoocampus, 2006, p. 191.
10. ADN M154-58.
11. Contremaître dans une entreprise de tissage, il propose l'arrêt du travail à ses collègues après le refus par la direction d'une augmentation de salaire. Ce père de sept enfants est remercié et doit s'exiler en Belgique. De l'autre côté de la frontière, le militant Capart réunit, dans son estaminet, les premiers socialistes pour écouter Édouard Anseele. Mais son activité politique ne l'enrichit pas. De retour en France et à bout de ressources, il propose ses services à la police moyennant rétribution pour surveiller les réunions du Parti Socialiste Belge, qui se tiennent dans son café.
12. ADN M155/5: Lettre du commissaire central de Roubaix au préfet du Nord, le 29 septembre 1880, au sujet des réunions socialistes qui ont lieu dans le cabaret de Victor Capart, à Mont-à-Leux, Mouscron.
13. Traduction du flamand par l'auteur.
14. Amsab-Institut pour l'Histoire Sociale (Gand) MTSLF 686.
15. Traduction du flamand par l'auteur.
16. C'est à la coopérative La Paix que les Flamands peuvent acheter le *Vooruit*, in Grelle (Bernard), *Le commerce des imprimés à Roubaix au XIX^e siècle*. Roubaix, 1995, p. 120.
17. Traduction du flamand par l'auteur.
18. Amsab-Institut pour l'Histoire Sociale (Gand) MTSF 81
19. Defoort (Hendrik), *Werklieden bemint uw profijt! De Belgische sociaaldemocratie in Europa*, Leuven: Lannoocampus, 2006, p. 286.
20. Grelle (Bernard), *Catalogue de la presse roubaisienne et des villes avoisinantes (1829-1914)*, Roubaix, 1995, p. 118.
21. Il faudrait ajouter l'année 1893 comme *terminus ante quem* dans *Le catalogue de la presse roubaisienne*.
22. Visse (Jean-Paul), *La Presse du Nord et du Pas-de-Calais au temps de L'Écho du Nord 1819-1944*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 145.

suite de la page 1

la vérité officielle des faits ou des idées; sans parler des intimidations policières ou de la corruption financière. À cette *prévention* de l'hétérodoxie, s'ajoutait la *répression* judiciaire par condamnation des écrivains, dessinateurs, journalistes, éditeurs ou diffuseurs «coupables» des divers et multiples délits d'opinion ou de presse. De tout cet arsenal de mesures, la censure est restée dans l'opinion publique la plus représentative. Sa dénonciation, dès la naissance des États modernes, est un thème récurrent des tenants de la liberté de pensée et d'expression: elle prit une plus grande ampleur avec l'expansion de l'imprimerie puis de la presse périodique jusqu'à ce que la loi du 29 juillet 1881 assure enfin ces libertés et que la loi du 7 juin 1906 supprime définitivement les censeurs des théâtres. Dans la faible mesure où les législations du moment leur en laissaient l'occasion, la censure fut dès le XVIII^e siècle ridiculisée par les écrivains et les dessinateurs. Les caricaturistes dotèrent les censeurs – de préférence un jésuite ou un frère ignorantin, parfois un magistrat, un ministre ou un simple fonctionnaire – d'une paire de ciseaux servant à mutiler les manuscrits alors qu'en réalité leur arme de service était un crayon dont ils se servaient pour barrer les mots, noms, expressions, phrases ou dessins non conformes. En Russie, les censeurs noircissaient au rouleau les articles interdits sur les exemplaires des journaux étrangers servis aux abonnés nationaux: ils «caviardaient» ainsi les textes interdits de lecture.

C'est seulement au début de la III^e République dans une période politiquement instable où la censure, et en particulier pour les feuilles à caricatures, était fort active qu'elle reçut le surnom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Le 10 mai 1872, Alfred le Petit (1841-1910) présenta dans *le Grelot*, une vieille femme nommée Victorine, armée de ciseaux, qui retenait la presse sous les traits d'une gamine turbulente qui cherchait à lui échapper. La légende était claire: La presse «Tu m'avais promis de me laisser marcher toute seule». Victorine «Je l'avais promis... oui je l'avais promis mais si tu crois tout ce qu'on te promet». Un an plus tard, dans le numéro de juillet de *Trombinoscope*,

Touchatout, ie Léon Bienvenu (1835-1911) évoqua *Anastasie* Censure, fille adultérine de Séraphine Inquisition, cousine d'Ernest Communiqué, de Zoé Bonvouloir et d'Agathe Estampille – cachet appliqué sur les ouvrages ou les feuilles autorisées au colportage. Ce même auteur reprit ce prénom dans son *Histoire tintamarresque illustrée* en 1875 en l'appelant Anastasie Fulbert, du nom du chanoine qui fit, au XII^e siècle, châtrer Abelard, l'amant de sa nièce Éloïse. C'est dans le numéro du 19 juillet 1874 de *l'Éclipse* illustrant le même texte de Touchatout, qu'André Gill (1843-1877) donna le fameux portrait charge de *Madame Anastasie*: une vieille femme à lunettes, aux doigts crochus portant sur son épaule une chouette et sous le bras les traditionnels ciseaux.



Madame Anastasie, vieille femme à lunettes, portant sur son épaule une chouette et sous le bras les traditionnels ciseaux.

Pourquoi Bienvenu et Gill ont-ils adopté ce surprenant patronyme et pourquoi se popularisa-t-il si vite auprès de ses contemporains pour survivre jusqu'à nos jours? Bien des explications ont couru et courent encore sur internet mais ces interprétations fondées sur quelques épisodes de la vie des trois saints Anastase ou des trois saintes Anastasie aux siècles obscurs du christianisme, relèvent des égarements de quelques érudits. En réalité, en 1874, alors que la législation sur la presse

était l'objet de vives controverses entre les conservateurs de l'Ordre moral et les républicains, Anastasie était un personnage bien connu des contemporains: c'était la femme du concierge-cordonnier Pipelet qui gardait l'immeuble du 17 de la rue du Temple où séjournent le prince Rodolphe et Rigolette, l'amie de Fleur de Marie, la goualeuse, héroïne du roman-feuilleton *les Mystères de Paris* d'Eugène Sue qui avait été publié en 1842-1843 dans le *Journal des Débats*. Son énorme succès fut entretenu par ses constantes rééditions en livres bon marché et encore accru par le mélodrame éponyme joué en 1845 et qui avait été depuis régulièrement repris dans les théâtres du boulevard du crime et aussi, dans l'été 1873, au théâtre de Cluny. C'est donc tout logiquement que Touchatout et Gill utilisèrent ce prénom alors familier aux Français et tout particulièrement aux Parisiens pour personnifier la censure: sous la plume de Sue c'était «la plus laide, la plus bourgeoise, la plus sordide, la plus dépenaillée, la plus hargneuse, la plus venimeuse des portières». En s'inspirant de cette silhouette répugnante, Gill ajouta à sa caricature un oiseau de nuit qui rappelait, sans équivoque, un autre des personnages des *Mystères de Paris*: la «Chouette», immonde criminelle, complice du Chourineur.

Le nom d'Anastasie survécut dans le monde des journalistes et trouva un regain d'actualité avec le renouveau de la censure qui recommença à «biffer tout ce qui se rebiffe» lors de la Grande Guerre de 14-18 et la Seconde Guerre mondiale de 39-45. C'est alors que s'ancra dans notre mémoire ce prénom dont l'origine s'était estompée avec le temps passé. Il est caractéristique que lors de ces deux résurgences du «bourrage de crâne» c'est un des héritiers indirects de *l'Éclipse* et du *Trombinoscope*, le *Canard enchaîné*, né en 1915, qui contribua à remettre à la mode le nom d'Anastasie, en précisant bien, comme l'avait indiqué, Touchatout, qu'elle était la fille de Séraphine Inquisition.

P. A.

L'auteur a été directeur de l'Institut français de presse de l'Université de Paris II (Panthéon-Assas). Historien de la presse, il est l'auteur des nombreux ouvrages.

La presse à Lille pendant la Grande guerre

2 - La Gazette des Ardennes, Le Bruxellois et quelques autres

Quelques jours avant la parution du *Bulletin de Lille* (Cf. *L'Abeille* n° 10, décembre 2008) était sorti, à Rethel, un hebdomadaire de quatre pages, la *Gazette des Ardennes*. De format 26 × 38 cm, et présenté sur deux colonnes, sa physionomie est encore modeste, loin de celle des journaux français édités avant la guerre. Vendu cinq centimes, son tirage est de 4000 exemplaires¹. Cette modestie s'explique-t-elle par la défaillance de concours espérés par ses fondateurs auprès d'hommes de l'art ou de journalistes français ? En tout cas, ils avouent que « par la suite du départ regrettable et que rien ne justifiait, au début des hostilités, de certaines personnes capables d'y apporter leur collaboration et de nous aider dans notre tâche, nous avons dû, jusqu'alors, différer sa publication.² »

La *Gazette des Ardennes* en est à son neuvième numéro lorsqu'elle arrive à Lille deux mois plus tard, le 27 décembre 1914. En élargissant son périmètre de diffusion, elle a vu son tirage progresser très sensiblement. De 17000 exemplaires, dès le troisième numéro, il serait passé à 25000 exemplaires, dès le dixième³, grâce à quelques changements d'importance.

■ « Le désir des populations » ?

La fondation de cet hebdomadaire, si l'on en croit la profession de foi parue, comme le veut la règle, dans le premier numéro daté du 1^{er} novembre 1914, n'aurait été guidée que par le souci de répondre au désir des populations des départements occupés de connaître les événements extérieurs aux territoires occupés. Face aux fausses nouvelles dont certains journaux – entendons par là ceux de Paris – sont si souvent remplis, la *Gazette des Ardennes* affirme vouloir jouer la carte de la sincérité. Et pour cela elle puisera, jure-t-elle, aux meilleures sources : « les nouvelles de la guerre qui paraîtront dans ces colonnes, seront extraites des dépêches offi-

cielles des bureaux de Wolff [une agence allemande] et du Grand quartier général allemand, qui, ajoute-t-elle, peuvent être considérées comme absolument exactes et dignes de foi ». La *Gazette des Ardennes* proposera également des extraits des journaux allemands, français et anglais.

À côté des communiqués officiels allemands, les lecteurs y découvrent aussi, avec quelques jours de décalage, les communiqués français. Très vite, ce périodique s'ouvre par un éditorial non signé et rédigé par un nouveau rédacteur en chef, recruté quelques semaines après sa première parution, René Prévost. Alsacien devenu Allemand et marié à une Autrichienne, Prévost est docteur ès-lettres, et il a été correspondant à Paris de la *Münchener Neueste Nachrichten* (*Dernières Nouvelles de Munich*).

La *Gazette des Ardennes* publie des tribunes libres écrites par des universitaires originaires des pays neutres, mais aussi des anonymes, elle ouvre ses colonnes aux témoignages de soldats français prisonniers en Allemagne, d'habitants des territoires occupés, de lecteurs de la France non occupée. Lors du dernier trimestre 1915, toujours pour « répondre aux désirs exprimés » par ses abonnés, elle propose une rubrique locale, la *Gazette régionale*, réalisée par les correspondants anonymes « pour des raisons de sécurité », précise-t-elle. Toutes ces initiatives et d'autres encore portent la marque de Prévost, chargé lors de son recrutement de donner un ton plus français au périodique.

Dès le 15 mars 1915, la *Gazette des Ardennes* a quitté Rethel pour Charleville où est installé le grand quartier général allemand. Elle est dirigée par un ancien courtier en vin ou en café, selon les sources, parlant parfaitement français, le Rittmeister (capitaine) Schnitzer. Cet officier est secondé par un agent d'assurances descendant d'une vieille famille française émigrée. Si le rédacteur en chef René Prévost est

la caution française du périodique, les deux autres rédacteurs, qui ne sont pas des journalistes professionnels, sont allemands⁴. Chargés de recueillir les informations, ils sont en rapport avec un officier de la Kommandantur.

D'abord réalisée sur les presses de l'imprimerie Anciaux, l'impression est ensuite effectuée au *Petit Ardennois* sur des rotatives enlevées par l'occupant à des journaux des départements occupés et notamment *La Dépêche du Nord* à Lille. Pour sa fabrication dirigée par un officier et un sous-officier allemands, deux metteurs en page, deux linotypistes et un clicheur français ont été réquisitionnés, qui travaillent avec deux soldats allemands⁵.

La *Gazette* a maintenant fière allure, le format a été sensiblement agrandi (45 × 58 cm) et elle est présentée sur quatre colonnes. Le 1^{er} janvier 1915, sa périodicité est devenue bihebdomadaire. Des suppléments complètent l'édition ordinaire. Une édition illustrée de huit pages de format 30 × 46 cm, présentées sur trois colonnes est même lancée au prix de 15 centimes.

Sans que nous puissions préciser la date, l'offre de presse à Lille s'élargit par la suite avec l'arrivée du quotidien *Le Bruxellois*. Sans que cette indication soit pertinente, on peut noter que les collections lacunaires conservées à la bibliothèque de Lille – une quarantaine de numéros – commencent le 26 août 1915. Le journal est dans sa deuxième année et ce premier numéro est le 329^e. Le prix de l'abonnement pour les lecteurs étrangers est de 8,50 F pour trois mois, soit près du double de celui demandé aux lecteurs de la capitale belge. Il est ramené à 3,50 F à partir de mars 1917 pour l'ensemble des abonnés à la suite d'une hausse importante des tarifs publicitaires.

Ce journal est alors installé 45, rue Henri Maus à Bruxelles, avant de déménager en 1917 rue de la Caserne. Il a pour rédacteur en chef Marc de Salm. René Armand qui est également l'imprimeur du titre lui succédera. Contrairement à la *Gazette des Ardennes*, de nombreux articles sont signés et seraient réalisés par des journalistes professionnels.

De format 41 × 58 cm, ce périodique est présenté sur cinq colonnes. Il se proclame « indépendant », mais, reconnaît

La presse à Lille pendant la Grande Guerre

en 1918 Marc de Salm, il «ne cacha pas ses sympathies germanophiles⁶». Chaque jour, il s'ouvre par les communiqués officiels des principaux belligérants : les Allemands, les Autrichiens, les Italiens, les Français, les Russes, les Turcs... suivis de la chronique de Marc de Salm. Au fil des quatre pages se succèdent une revue de presse, quelques faits divers, des comptes rendus sportifs, un bulletin officiel des lois et arrêtés pour le territoire belge occupé et un feuillet. Par contre, les informations sur le Nord et le Pas-de-Calais y sont plutôt rares.

Les Lillois peuvent également ouvrir librement, lorsqu'il arrive en ville, un journal écrit en allemand et imprimé en Allemagne la *Gazette de Cologne*. Aucun exemplaire de ce périodique fondé en 1802 n'a été, à notre connaissance, conservé dans les bibliothèques de la région. Ce fait laisserait supposer que sa diffusion y fut, probablement, peu importante et irrégulière. Seule subsiste la traduction sur papier pelure de quelques rares articles réalisée, semble-t-il, par les services de la mairie de la ville. Certaines pelures portent le timbre de la mairie de Lille et la signature du secrétaire de mairie, l'ancien journaliste Paul Assoignon.

Nous avons pu consulter la traduction de neuf articles de la *Kölnische Volkszeitung*, mais aussi d'un article de la *Leipziger Neueste Nachrichten* et de la *Gazette de Francfort* faisant partie des archives de Jean Brackers d'Hugo, avocat, adjoint au maire de Lille durant l'occupation, préservées par son petit-fils Christian Brackers d'Hugo. L'existence de cette traduction corrobore ce qu'écrit Émile Ferré dans ses *Notes et croquis d'occupation*⁷ à propos de la *Gazette de Cologne* : «on la traduit et on la tape un peu partout et il y a bien peu de bourgeois qui ne regagnent leur domicile le soir sans avoir en poche une bonne traduction des communiqués et des articles.» Le rédacteur en chef de *L'Écho du Nord* justifie l'intérêt de l'élite lilloise pour cette publication allemande par un jugement surprenant : «Il faut rendre justice à la *Gazette de Cologne*, écrit-il, qu'elle est très objective et qu'elle dit à peu près tout. Il va de soi qu'ayant tout dit, elle s'efforce d'atténuer l'importance des événements qui nous sont favorables, en exagérant celle des événements qui nous

sont contraires» Et d'ajouter un brin fataliste : «C'est dans l'ordre.»

■ Les raisons d'un succès

Seul périodique dont la collection disponible balaie largement les quatre années d'occupation à Lille, cet article sur les journaux d'inspiration allemande porte essentiellement sur la *Gazette des Ardennes* sans que nous nous interdisions quelques allusions aux autres titres selon la documentation consultée.



Le 1^{er} octobre 1916, l'édition illustrée de la *Gazette des Ardennes* présente une version idyllique du déplacement de civils lillois «à la campagne» (Collection Médiathèque Jean Lévy de Lille).

Éditée pour les populations françaises occupées, la *Gazette des Ardennes* est le journal que les Lillois peuvent se procurer le plus facilement. Au moment de son déménagement à Charleville, en mars 1915, 40 000 exemplaires sont diffusés sur les territoires occupés des départements de la Meurthe-et-Moselle, des Ardennes, de l'Aisne, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord. Malgré une périodicité devenue trihebdomadaire pour finir quasi quotidienne durant la dernière année de la guerre, ce tirage atteindrait 125 000 exemplaires en mai 1916, 160 000 en février 1917 et même 175 000 exemplaires en novembre 1917⁸. Autant de bons résultats qui lui permettent d'affirmer lors de son 200^e

numéro qu'elle «était une nécessité». À ceux qui douteraient de ses origines, la *Gazette* ne les cache pas... tout au moins quand son succès semble assuré. Elle est publiée «sous les auspices des autorités allemandes et ses collaborateurs appartiennent à l'armée» reconnaît-elle, lors d'un plaidoyer *pro domo* en novembre 1915. À l'occasion de son deuxième anniversaire, elle est encore plus directe : «La *Gazette des Ardennes* est un journal allemand». En mai 1917, lors de son 400^e numéro, elle le répète : elle est rédigée par des Allemands et d'ajouter à l'adresse ceux qui l'accusent d'être une entreprise de démoralisation : «Nous n'avons jamais caché que notre point de vue n'était pas le point de vue officiel français». Difficile de le nier, les journaux de Paris se sont chargés depuis longtemps d'avertir les lecteurs français. Gage de sa bonne foi, la *Gazette* n'hésite pas à donner l'opinion de ces quotidiens français sur son compte.

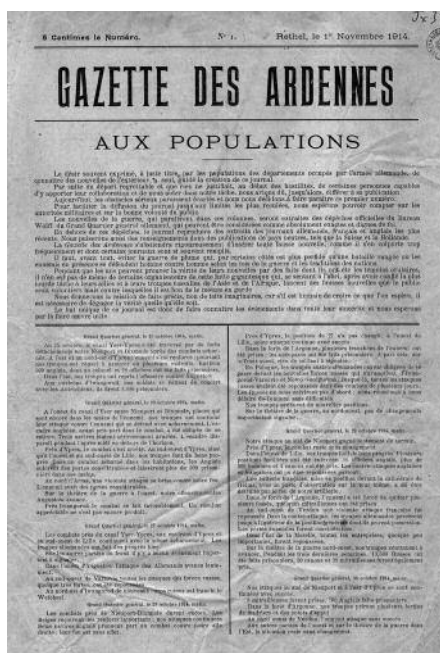
L'absence de concurrence ne suffit probablement pas à expliquer un tel succès. La profession de foi de la *Gazette des Ardennes* a-t-elle éveillé l'intérêt de lecteurs désorientés après l'occupation de leur région alors que, quelques semaines plus tôt, la presse française ne doutait pas du bon droit du pays ? La *Gazette des Ardennes* s'honore en effet d'être un périodique différent des grands quotidiens français, cette «presse boulevardière», comme elle les qualifie avec mépris, qui ne répand que «calomnie immonde et haine venimeuse». Ses fondateurs le promettent : «Elle s'abstiendra rigoureusement d'insérer toute fausse nouvelle [...] dont certains journaux sont si souvent remplis.»

Ces propos que l'on pourra juger fausement angéliques n'amplifient-ils pas une opinion qui s'est développée chez certains lecteurs ? Le prestige de la presse française s'est effrité bien avant la guerre : le développement de la mode, des faits divers et du sport l'a amenée à négliger les problèmes économiques et sociaux fondamentaux, ainsi la concurrence que se sont livrée les quatre grands, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *Le Journal*, les a conduits plus souvent à une recherche du sensationnel qu'à mener des enquêtes approfondies, enfin les polémiques et les excès de violence qui

La presse à Lille pendant la Grande Guerre

sont encore l'apanage de beaucoup de titres ont rendu les lecteurs méfiants. L'étude du contenu dont nous ne pouvons ici que présenter les grands traits nous aidera plus sûrement à apporter une réponse au succès du journal de Charleville. Certains exercices imposés comme la reproduction, en première page, des discours du chancelier allemand devant le Reichstag, les articles à la gloire de l'empereur lors de son anniversaire, voire les chroniques de René Prévost ne suffisent pas à justifier la progression continue de son tirage.

Les atouts pour attirer un public français coupé du reste du pays, parfois sans nouvelle des siens partis au combat, sont ailleurs. Dès le 2 mars 1915, la *Gazette des Ardennes* sort une édition spéciale «donnant des descriptions détaillées sur la vie quotidienne des prisonniers de guerre en Allemagne». Ce supplément est illustré de photos prises dans les camps et contient des lettres de prisonniers. Prévost vient de trouver une des clés de la réussite de son journal. Cette opération de propagande est suivie un mois plus tard par la publication d'une première liste de 725 noms de soldats français prisonniers en Allemagne. Deux cent cinquante mille hommes seraient déjà retenus de l'autre côté de la frontière sans que leur famille le sache toujours. Dès le numéro suivant, une seconde liste est fournie dans un supplément spécial de quatre pages qui a engendré le doublement du prix du journal. Les lecteurs rechignent-ils à payer dix centimes ? En tout cas, ils font remarquer à l'administration de la *Gazette* combien il leur est difficile de mettre une telle somme dans une période aussi rude. Six mois plus tard, le supplément est supprimé et la liste des prisonniers incorporée dans les quatre pages du journal. Cette mesure ne peut que faciliter les achats. Numéro après numéro, en exclusivité, la *Gazette des Ardennes* continue d'égrainer le nom des Français prisonniers outre-Rhin, fidélisant un public de plus en plus nombreux comme le prouve l'évolution de son tirage. Le 16 février 1918, elle a publié quelque 382 000 noms alors que le nombre de Français dans les camps ne fait qu'augmenter. Le 10 juillet 1918, il atteint 475 000. Tout au long de son existence, la *Gazette* revendique ainsi avec fierté le titre «de



Le premier numéro de la *Gazette des Ardennes* paraît le 1^{er} novembre 1914 à Rethel. (Collection Médiathèque Jean Lévy de Lille).

seul journal français renseignant le peuple français sur ses prisonniers internés dans les camps allemands». Ce monopole devrait suffire à la laisser pénétrer en territoire français sans que ses lecteurs soient inquiétés, si le gouvernement n'était aussi craintif.

À ces listes de prisonniers, la *Gazette* en ajoute d'autres, tout aussi utiles : celles des soldats inhumés à l'arrière du front, celles des prisonniers échangés, celles des civils «de l'arrière tués par le feu de l'artillerie alliée ou les bombes de leurs propres compatriotes aviateurs», etc. Elle emprunte aux grands journaux parisiens certains avis mortuaires...

Le périodique reproduit des articles du journal *L'Ardennais* réplié à Paris. Dès le troisième trimestre 1915, il inaugure une rubrique «la gazette régionale» alimentée par des correspondants locaux qui lui transmettent leurs articles par l'intermédiaire de la Kommandantur. À Lille, le journal de Charleville est ainsi représenté, selon Étienne-Louis Cluquenois-Pâque⁹, par deux hommes. Le premier, un certain Hubert, «dépourvu de tout sens moral», pratiquerait volontiers l'espionnage et «le vagabondage parmi les prostituées». Le second, Dauphin, à la «silhouette chétive de commis vénérien» serait venu à la *Gazette* parce que l'autorisation de

créer un journal au service des Allemands lui aurait été refusée. Dans cette gazette régionale, le lecteur y trouve des articles d'atmosphère sur les villes occupées, des comptes rendus de funérailles de personnalités, quelques rares faits divers comme l'assassinat à Fives de deux femmes certainement par des apaches. D'autres événements comme l'explosion de l'entrepôt de munitions des Trois-Ponts en janvier 1916, et l'incendie de l'hôtel de ville en avril 1916 ont droit à un traitement beaucoup plus large en dehors de cette rubrique régionale, quand ils peuvent servir les desseins allemands.

La *Gazette des Ardennes* apparaît pour utiliser un anachronisme comme un journal interactif. À chaque numéro, elle laisse la parole à ses lecteurs ou supposés tels : des prisonniers, des Français des territoires occupés, des Français de France... qui se veulent le reflet d'une opinion que les politiques et la presse parisienne n'écoutent pas. Ces lecteurs s'y répondent, apportant une dimension humaine à un drame que d'autres titres réduisent à des communiqués officiels.

Enfin, la *Gazette* n'oublie pas un ingré-dient qui a fait le succès des journaux français à un sou : un feuilleton. Celui-ci est signé d'auteurs français connus : Maupassant, Tristan Bernard, Alfred Capus, Prosper Mérimée, mais aussi étrangers comme Gabriele d'Annunzio. Un roman du capitaine Paul Oscar Hoecker, éditeur de la *Liller Kriegszeitung*, imprimée sur les presses de *L'Écho du Nord*, et que le rédacteur en chef du quotidien lillois qualifie de «romancier de 3^e ordre» et «Tyrtée de Nuremberg» y est également publié. L'actualité faisant loi, le feuilleton est parfois remplacé par des reportages réalisés dans la région par des journalistes allemands «Les Anglais bombardent Lille» et surtout «Douai sous les obus» par Max Osborn¹⁰, correspondant de la *Vossische Zeitung*.

La caricature puis les dessins ont participé également au succès de la presse. La *Gazette* puise à toutes les sources pour agrémenter ses colonnes d'illustrations humoristiques qui servent ses desseins, notamment, on le verra, l'anglophobie. Tout comme la photographie largement employée dans la *Gazette illustrée* sert son message.

La presse à Lille pendant la Grande Guerre

■ **L'image de l'Allemagne**

L'un des grands objectifs de la *Gazette des Ardennes* est la réhabilitation de l'image de l'Allemagne aux yeux des occupés. À l'union sacrée des journaux français décrivant surtout durant l'été 1914 un pays barbare, bestial et capable de toutes les cruautés, elle oppose une Allemagne fraternelle.

Dans les territoires occupés, à en croire les écrits de ses correspondants, le leitmotiv est : «Il y a peu de changements depuis l'invasion allemande». En janvier 1916, le correspondant de Lambersart écrit «La vie y est calme, on n'y a connu quelques incidents dépourvus d'intérêt pour l'instant. Les rapports de la population avec l'armée sont corrects et il n'y a pas lieu de se plaindre sous ce rapport.» Au contraire, dans les scènes rapportées par la *Gazette*, les soldats multiplient les gestes humanitaires. Dès Noël 1914, à Saint-Quentin, un capitaine a pris soin d'inviter les enfants pour une sorte d'après-midi récréatif avec chants accompagnés par un orchestre et distribution de cadeaux. Et l'expérience ne sera pas sans lendemain. En avril 1916, lors de l'incendie de l'hôtel de ville de Lille et de la bibliothèque, tant la *Gazette des Ardennes* que la *Gazette de Francfort*, puisant à la source de la *Liller Kriegszeitung*, mettent en exergue la conduite des soldats allemands. Ils «ont, reprennent-elles en chœur, sauvé du feu un tiers au moins de la précieuse bibliothèque» face à des pompiers français peu déterminés et trop lents.

Les occupés ne s'y tromperaient pas. Leur mentalité aurait bien évolué au fil des mois à lire un article paru le 25 février 1917 dans la rubrique régionale : «Les successives dénominations dans le vocabulaire de guerre : les sales boches, les boches, les Allemands, les soldats marquent au thermomètre de l'opinion une suggestive gradation descendante des sentiments hostiles des habitants de la capitale du Nord à l'égard de l'armée d'occupation, depuis le début de son séjour parmi nous. On ne dit pas encore nos soldats, mais quel prophète d'occasion oserait prétendre qu'on ne l'entendra jamais à Lille...»

La *Gazette des Ardennes* semble particulièrement soucieuse des relations entre les combattants des deux pays. Dès les premières lettres qu'ils adres-

sent au journal, des prisonniers français parlent de «fraternisation avec les soldats allemands». «Eux que l'on dépeignait comme des brutes et des bêtes féroces, donnent l'exemple du plus sublime dévouement» écrit, en décembre 1914, le caporal Marcel D, dont on sait seulement qu'il appartient à la 1^{re} compagnie d'un régiment d'Infanterie. Il évoque des infirmiers venus le «ramasser au péril de leur vie», un médecin qui «soigne avec beaucoup de dévouement, oubliant qu'il a affaire à des ennemis», un surveillant «plein d'attention [...] qu'un brave Turco n'ap-

des prisonniers des camps de Munster, Senne, Amberg, Wahn et Stuttgart où les hommes s'adonnent à la musique, préparent des spectacles, apprennent les langues étrangères sans négliger les sciences exactes ou la littérature, ont transformé une baraque en gymnase, disputent chaque dimanche après-midi une rencontre de football... Une photo les montre même autour d'une piscine. La *Gazette illustrée* multiplie à profusion les images paisibles mettant en scène les soldats avec la population : un médecin dirigeant un hôpital civil français au milieu de ses petits protégés, un



Edition spéciale du Bruxellois le 11 novembre 1918. (Collection Médiathèque Jean Lévy de Lille).

PELLERAIT que Papa T». Et comme pour ajouter un peu plus de crédibilité à son récit, il avoue cependant avoir rencontré «un soldat, un seul [qui, lui] montra le poing en disant : "Verdun capout !", "Paris, capout !", "France, capout !"»

Les témoignages en faveur des Allemands se poursuivent de mois en mois. En janvier 1917, un professeur d'Université, Camille Clerc, tient à réfuter «tous les mensonges et toutes les faussetés» distillés par le quotidien parisien *Le Matin*. Prisonnier à Rastatt, il n'a «jamais vu la moindre brutalité, ni violence contre un prisonnier français, ni humiliation, ni affront». Au contraire, enchaîne-t-il «l'administration allemande fait tout pour fortifier notre patience et notre courage en maintenant vigoureuse notre santé physique et morale.» Des soldats français, convertis au pacifisme, deviennent ainsi les correspondants attirés du journal.

Les Allemands ont compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la photographie. En octobre 1916, deux pages de photos décrivent les conditions de vie

soldat partageant sa soupe avec les enfants de ses hôtes, un soldat poussant la charrue d'une femme seule pour s'occuper de la ferme en l'absence de son mari mobilisé.

La réalité vécue par les habitants de Lille est souvent bien différente de ces scènes presque idylliques. La *Gazette des Ardennes* doit le reconnaître : les populations civiles souffrent. Elles souffrent, mais d'abord des bombardements alliés et du «blocus affameur» de l'Angleterre. Cette situation, le manque de main-d'œuvre rurale et l'insuccès rencontrée par la sommation faite aux citoyens de participer volontairement aux travaux des champs justifient l'évacuation de Lillois, de Roubaisiens et de Tourquennois aptes au travail : 1 993 selon la *Gazette*, 9 785 selon le journaliste lillois Martin-Mamy¹¹. À ceux qui tardivement s'élèvent contre cette déportation, contre les conditions humiliantes qui auraient été imposées aux femmes en particulier, jour après jour, la *Gazette des Ardennes* répond par des témoignages contredi-

La presse à Lille pendant la Grande Guerre

sant cette « campagne de calomnies ». La *Gazette illustrée* reprend un reportage publié dans la *NordDeutsche Allgemeine Zeitung* : les évacués ne sont nullement mécontents de leur sort, l'accueil fut empreint de cordialité, la nourriture bonne et le gain suffisant. Et si l'on a dit « qu'ils avaient été employés à des travaux de tranchées, ou dans les fabriques de munitions, que les femmes avaient été emmenées dans un but de commerce immoral avec des soldats allemands », c'est « seulement pour exciter contre l'Allemagne l'opinion publique française et neutre ». À bout d'arguments, La *Gazette de Cologne*, dans son numéro 791 du 6 août 1916, justifie ces déportations par la personnalité des déportés : « des jeunes gens des deux sexes qui ne voulaient pas travailler ici, [...] traînaient aux alentours et faisaient du scandale, [...] des polissons à figures d'apaches, d'épaisses et indolentes drôlesses ».

■ Les Français sont trompés

La véritable Allemagne ne correspond pas à la caricature qu'en font le gouvernement et la presse française. Les Français sont trompés, comme ils le sont aussi sur l'Angleterre. À l'humanité mise par les Allemands pour adoucir le sort des prisonniers français qui « privés subitement de leur anesthésique mental, le pinard, la gniolle et le tabac » voient enfin la vérité, la *Gazette* oppose l'attitude des Anglais. Alors que des blessés français se bousculent pour remercier leurs geôliers, dans ses colonnes, elle annonce que, près d'Adlershot en Angleterre, par suite de mauvais traitements dix-sept prisonniers civils allemands sont morts en une semaine.

La France est sous la tutelle de l'Angleterre. Le leitmotiv revient à plusieurs reprises. Avec la certitude que cette opinion est partagée par beaucoup d'excellents Français. En avril 1918, *Le Bruxellois* renchérit : « Clemenceau est enchaîné à la politique impérialiste de l'Angleterre qui veut anéantir sa formidable rivale économique l'Allemagne ». La *Gazette des Ardennes* le répète encore, en mai : la plus grande faute commise par la France est d'avoir lié son sort à celui de l'Angleterre. Depuis plusieurs mois, le périodique se plaît à illustrer l'écart entre les politiques et les



La *Gazette des Ardennes* annonce avec fierté son 500^e numéro.

Français. La *Gazette illustrée* rapporte ainsi les propos de poilus en transit à la Citadelle de Lille avant de gagner un camp de prisonniers en Allemagne. Les Anglais, selon le rédacteur, « on les juge à peu près de la même façon que les fameux embusqués, les richards de Paris et les journalistes [qui] sont peut-être encore moins en faveur que les Anglais ». L'ennemi séculaire, c'est bien l'Anglais. Au cours du second semestre 1916, cette *Gazette illustrée* le prouve, plusieurs numéros durant, avec des éphémérides des moindres affrontements entre les Français et les Anglais depuis des siècles, établies par un Français.

La *Gazette des Ardennes* se fait surtout l'écho de l'exaspération, réelle ou supposée, des habitants des régions occupées contre les attaques aériennes françaises mais surtout alliées. Là aussi, la photo vient au secours de la propagande. Dès décembre 1915, la *Gazette illustrée* propose un article accompagné d'une photo de l'enterrement de cinq habitants de Péronne tués par les bombes d'un avion anglais. Le 26 janvier 1916, relatant la catastrophe de l'entrepôt de munitions des Dix-huit Ponts à Lille, la *Gazette* s'offusque : « le jour de l'enterrement des victimes, les Anglais voulant sans doute participer à leur façon à la funèbre cérémonie envoyaient en guise de condoléances des obus sur la ville ». Elle conclut : « le mécontentement contre les Anglais se manifeste visiblement. » La *Gazette illustrée* prend le relais. Au moment où elle consacre un reportage à cette explosion dans lequel elle exalte, là aussi, le courage des soldats allemands, elle propose une page de neuf photos de « monuments de France, victimes de

leurs compatriotes et de leurs alliés ». La plupart sont des églises et elles ont été, comme celle de Le Maisnil, détruites par les Anglais. Faut-il encore frapper plus fort l'imagination des lecteurs, elle aligne sur trois pages une vingtaine de photos de villes prises avant et après les bombardements.

Le 20 décembre 1916, la *Gazette de Francfort* (n° 352) publie un long article de son correspondant de guerre Eugène Kalkschmidt. Le journaliste est séduit par les richesses de « la très belle capitale de la Flandre française », par son charme « malgré les changements apportés par la guerre ». Il ne cache pas les misères de la guerre, les difficultés rencontrées par la population. Provoquant un brocanteur sur un hypothétique avenir anglais de la ville, il s'entend répliquer « avec effroi » : « Anglais ? Écoutez un peu ce que les gens disent. Non plutôt allemands... » En mai 1918, la *Gazette de Cologne* (n° 666, du 3 mai 1918) rapporte le bruit qui courait Lille lors du passage des colonnes de prisonniers qui la traversent : « Les Anglais nous trahissent. » Cette guerre est désastreuse pour la France, d'autant précise *Le Bruxellois* que « la race française est en crise ». « Combien de richesses françaises eussent pu être sauvées si le gouvernement de Paris avait voulu entendre raison » se lamente, de son côté, le journal imprimé à Charleville dans une édition spéciale consacrée à Saint-Quentin que les obus anglais ont réduit à un tas de ruines.

■ L'entente franco-allemande

La guerre présentée par la *Gazette illustrée* est sans terrains retournés par les obus, sans tranchées boueuses, sans

La presse à Lille pendant la Grande Guerre

cadavres défigurés. Les villes françaises en ruines contrastent cependant avec les cités allemandes dont elle vante les charmes dans de véritables reportages touristiques. Comme pour mieux condamner «l'intransigeance mortelle» du gouvernement de Paris. L'attitude des hommes politiques français est régulièrement fustigée. *Le Bruxellois* est probablement le plus virulent. Poincaré n'est qu'un «revanchard» et Clemenceau «un sinistre et criminel entêté», «un insatiable buveur de sang qui veut saigner encore et toujours la pauvre France ensanglantée» (mardi 18 avril 1918). Selon la technique habituelle pour conforter ses dires, le journal belge en appelle aux témoignages des bons auteurs, en l'occurrence le député socialiste Albert Thomas, ministre de l'Armement de décembre 1916 à septembre 1917, devenu opposant à l'Union sacrée.

La Gazette des Ardennes en est persuadée: les Français veulent la paix. Dès janvier 1916, un lecteur habitant la France non occupée s'interroge sur l'attitude du gouvernement et pose la question: «la France veut-elle la ruine?». Un an plus tard, le vice-président du Sénat, Touron, maire du petit village de Roupv, dévasté lors de la bataille de la Somme de 1916, peut déclarer: «dans les pays envahis, personne ne demande la paix, personne ne pense à la paix», le journal accumule les réactions indignées. Une lectrice qui se dit révoltée donne le ton général des lettres publiées par le journal: «Dites plutôt que tout le monde la demande à grands cris et depuis très longtemps.»

La Gazette prêche régulièrement pour une entente franco-allemande. Dès février 1915, elle appelle Victor Hugo à la rescousse: «L'Allemagne et la France sont essentiellement la civilisation. L'Allemagne sent et la France pense. Le sentiment et la pensée, c'est tout l'homme civilisé... L'union de l'Allemagne et de la France, ce serait le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde.» En janvier 1917, à l'unisson du *Bruxellois*, elle cite une lettre de Napoléon adressée le 11 germinal an V (31 mars 1797) au commandant de l'armée autrichienne: «À quoi servirait donc la lutte à outrance? On a fait des prodiges de valeur des deux côtés, les forces sont

égales, on est tenaces de part et d'autre, personne ne voudra s'avouer vaincu.

Continuer la lutte, c'est augmenter la somme des désastres et le nombre des victimes, c'est ruiner l'Europe [...]. Que les délégués des États belligérants se rencontrent, causent et débattent des conditions d'une paix honorable pour tous...» La question de la responsabilité de la guerre traverse régulièrement les numéros de la *Gazette des Ardennes* comme elle apparaît entre les lignes des quelques exemplaires du *Bruxellois* consultés. Dès le 8 novembre 1914, le président de l'Université de Californie donne son avis, l'empereur Guillaume n'a pas voulu ce conflit. Certes, la France et l'Angleterre ne voulaient pas la guerre en août 1914, reconnaît le journal de Charleville. Par contre, ajoute-t-il, elles la voulaient à un moment choisi par elles, c'est-à-dire une fois leur armement achevé. L'Allemagne a donc dû faire preuve de courage et en endosser la responsabilité. À plusieurs reprises, le 27 décembre 1914, le 29 juillet et le 10 novembre 1915, le 30 juin 1916, la *Gazette des Ardennes* exonère l'Allemagne de la violation de la Belgique: elle ne voulait qu'un droit de passage qui lui a été refusé à cause des Anglais.

En janvier 1918, un portrait de l'empereur brossé par un Français, qui signe Jehan d'Allemagne, dédouane toujours de toute responsabilité Guillaume II, «ce souverain [...] à une hauteur sans égale dans l'histoire, cet empereur qui, à fur et à mesure qu'il avance dans la vie laisse derrière lui comme la traînée étincelante d'un météore...»

Les analyses de René Prévost, les

témoignages d'anonymes, les reportages de correspondants ne peuvent qu'instiller le doute dans l'esprit de populations fragilisées par un régime autoritaire et sans scrupule. *La Gazette des Ardennes* et *Le Bruxellois* dont il faudrait connaître les conditions de travail font partie des armes de propagande et de démoralisation utilisées par l'occupant dans cette guerre de plumes engagée par les belligérants «bien plus perfide, avait prévenu la *Gazette des Ardennes* dès novembre 1914, qu'une bataille rangée». L'influence du périodique dirigé par Prévost est suffisamment forte pour que les services de propagande français éditent en 1916 une fausse gazette, jetée par avion au-dessus des territoires occupés. Privé de la liste des prisonniers tant attendue, ce «document de supercherie officielle», ce «petit ragoût de la presse chauvine de Paris», comme la qualifie le journal de Charleville, ne semble guère avoir eu une longue existence.

Le dernier numéro de la *Gazette des Ardennes* conservé à la bibliothèque municipale de Lille date du 19 septembre 1918. Dès la fin du mois de septembre, elle se replie à Francfort et cesse de paraître le 3 novembre. En 1919, ses correspondants français, deux soldats prisonniers en Allemagne, quelques hommes ayant passé l'âge de la mobilisation, une demoiselle qui signait ses articles Yvette Musset, etc. sont jugés pour leur participation à cette entreprise de démoralisation. Après révision du procès, deux restent condamnés à mort et les autres, voient, pour la plupart, leur peine de 5 à 7 ans de travaux forcés confirmée¹².

Jean-Paul VISSE

1. *La Gazette des Ardennes*, 2 novembre 1916.
2. *La Gazette des Ardennes*, 1^{er} novembre 1914, n°1.
3. Chiffres donnés dans le numéro du deuxième anniversaire.
4. L'un Gaspari est employé dans une usine de produits chimiques à Berlin, l'autre Teschemacher est éditeur d'ouvrages religieux à Trèves.
5. Le Rouge (Gustave), Chassereau (Louis), *La Gazette des Ardennes, son histoire – son organisation – ses collaborateurs*, Taillandier, Paris.
6. Marc de Salm, «La presse belge pendant la guerre», *Le Bruxellois*, 23 octobre 1918.
7. Ferré (Émile), *Croquis et notes d'occupation*, Imprimerie Dubar, non daté.
8. Le tirage est affiché au-dessus du titre à partir d'octobre 1916.
9. Cliquennois-Pâque, *Lille, ville martyre*, Imprimerie centrale du Nord, 1919.
10. Max Osborn (1870-1946) a été rédacteur en chef de la *National Zeitung* et à partir de 1914 critique à la *Vossischen Zeitung*.
11. Selon la *Gazette de Cologne* du 30 juillet 1916, n° 761: «Les troupes allemandes sont accusées d'avoir concentré sans avertissement préalable et de la manière la plus brutale, environ 25 000 habitants, en majeure partie des femmes, des jeunes filles et des jeunes gens et même des enfants de l'âge le plus tendre, et séparant les femmes de leurs maris, les enfants de leurs parents.»
12. Garçon (Maurice), *Histoire de la justice sous la III^e République*, p. 169 et suivantes.

Jean Prouvost, un certain sens de la presse populaire

Il y a trente ans s'éteignait le Roubaisien Jean Prouvost, industriel du textile et patron de presse.

Son parcours vaut d'être relaté car il traverse l'histoire de la presse française pendant le XX^e siècle.

Amédée Prouvost, le créateur des grands peignages de la rue du Fort et de la rue de Cartigny à Roubaix eut deux petits-fils, Albert en 1882, et Jean en 1885. Le premier fait des études brillantes et succède au grand père dans la carrière. Il n'en est pas de même pour le second, qui doit à sa position de cadet, la volonté de s'affirmer dans d'autres domaines. C'est ainsi qu'en 1910, il crée la filature «La Lainière de Roubaix», lui qui est issu d'une famille de peigneurs. Mais c'est la presse qui l'attire très tôt. Selon ses biographes, l'adolescent Jean Prouvost est renvoyé du collège des jésuites parce qu'il fait circuler un petit journal intitulé *Pourquoi ?* qui trouble les études avec des questions insolites. Au début de la Première Guerre mondiale, il rencontre un autre Roubaisien, Louis Loucheur, qui lui confie la mission de racheter le journal *Le Pays*, opposant à Clemenceau. C'est le même Loucheur qui lui vend *Paris-Midi* en 1924. Jean Prouvost vient de refuser l'offre du rachat du *Petit Journal* qui forme avec *Le Petit Parisien*, *Le Journal*, *Le Matin* et *L'Écho*, un consortium encadré par la famille Havas, et qui reçoit la quasi-totalité des budgets publicitaires. Jean Prouvost devient patron de presse. Les turfistes et les boursiers sont les premiers lecteurs de son journal qui paraît à l'heure du déjeuner, ce qui fait son succès. C'est dans ce journal que Pierre Lazareff fait ses débuts à la rubrique potins. En 1926, Jean Prouvost a l'idée de faire de la pelote de laine un produit industriel de consommation courante, qui bouleverse la vie des femmes devenues des tricoteuses avec la création des *laines du Pingouin*.

Lorsqu'il acquiert *Paris-Soir*, en 1930, Jean Prouvost reprend un journal de 60 000 exemplaires, placé devant un rude concurrent, *L'Intransigeant* qui tire à 300 000. Le Roubaisien va faire la différence sur le fond et sur la forme. L'expérience de Pierre Laffitte,

l'homme qui a créé le photo-journalisme, et le papier fabriqué par la famille Béghin font de *Paris-Soir* un journal avec de gros titres à la une, des photos spectaculaires, sur un papier de qualité. Il transforme le contenu du journal en recrutant les meilleurs journalistes, dont Pierre Lazareff, Paul Gordeaux et Hervé Mille. Il s'assure la collaboration occasionnelle de grands noms de la littérature : Colette, Jean Cocteau, Georges Simenon. Il utilise comme correspondants de guerre Blaise Cendrars, Joseph Kessel, Antoine de Saint-Exupéry, Gaston Bonheur et des envoyés spéciaux comme Pierre Mac-Orlan, Pierre Daninos.



Jean Prouvost, industriel du textile et patron de presse.

En 1934, *Paris Soir* sort à un million d'exemplaires, et les grandes marques

viennent lui proposer leur publicité. La même année, *Paris-Soir* dispose des agences anglaises et américaines, il collabore avec le *Daily Mirror*. Jean Prouvost constitue alors un véritable empire en rachetant le magazine féminin *Marie-Claire*, et le journal sportif *Match*. En 1937, le tirage de *Paris-Soir* atteint 1,7 million d'exemplaires. La première parution de *Marie-Claire*, le 5 mars 1937, remporte un succès considérable. *Match*, racheté en juillet 1938, est considéré comme la réplique française du magazine américain *Life*. En octobre 1939, son tirage s'élève à 1,4 million d'exemplaires.

Le 6 juin 1940, Jean Prouvost devient ministre de l'Information dans le gouvernement de Paul Reynaud, puis le 19 juin haut-commissaire à l'Information dans le gouvernement Pétain, poste dont il démissionne le 10 juillet 1940. Deux *Paris-Soir* paraissent alors, l'un, imprimé à Paris et désavoué par Jean Prouvost, est dans la main des Allemands, l'autre qui sort à Lyon n'a qu'une existence éphémère. Durant cette période, Jean Prouvost est suspect aux yeux de tous. À la Libération, il est frappé d'indignité nationale, mais la Haute Cour de justice lui accorde un non-lieu en 1947.

Jean Prouvost entreprend la reconstruction de son empire : *Paris-Soir* ne lui appartient plus, *Match* renaît en 1949 sous le nom de *Paris-Match*, et *Marie-Claire* reparait en 1954. La devise de *Paris-Match*, magazine hebdomadaire français d'actualités et d'images, est restée dans toutes les mémoires : «Le poids des mots, le choc des photos». *Marie-Claire* qui en 1937 était un magazine hebdomadaire, alors perçu comme une «menace à la chasteté et à la fidélité» par le clergé, reparait sous forme d'un mensuel. En 1960, Jean Prouvost achète *Télé 60* dont il fait *Télé 7 jours*, journal de télévision qui connaît un énorme succès. Il entre également dans le capital de Radio-Télé-Luxembourg, qu'il rebaptise RTL, le 11 octobre 1966. Il en change complètement la formule, et RTL devient la plus populaire des sta-

Mésaventures d'un petit reporter en Nord

par Jean-Noël COGHE



Une publicité pour *Marie-Claire* qui, dès ses débuts, connut un succès considérable.

tions de radio françaises. En juin 1976, *Télé 7 jours* passe au groupe Hachette, *Paris-Match* est repris par le groupe Filipacchi. À la mort de Jean Prouvost, survenue en octobre 1978, seules les publications féminines resteront dans sa famille.

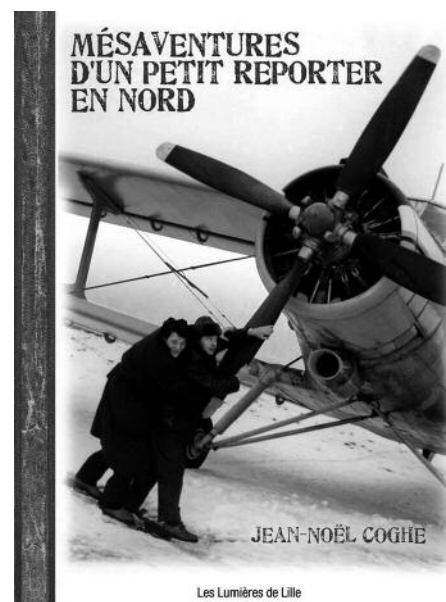
Jean Prouvost fut l'homme qui souhaitait faire des journaux qui se vendent plus que les autres. Il portait son groupe de presse comme une industrie dont il avait la culture et les valeurs. Il fut aussi l'homme qui disait, parlant de *Marie-Claire* à un de ses collaborateurs : « N'oubliez jamais que nous écrivons aussi pour les midinettes. Donnons leur ce qu'elles demandent. C'est un beau titre de gloire que de leur apporter un peu de bonheur. » Jean Prouvost, un certain sens de la presse populaire...

Philippe WARET

Le livre de Jean-Noël Coghe, ancien correspondant de RTL à Lille (1980-1996), n'est pas un simple recueil de souvenirs journalistiques. Il retrace les aventures d'un pigiste auquel la profession a refusé la carte de presse pendant près de vingt ans.

Fan de rock, Jean-Noël Coghe a débuté en 1961 comme correspondant nordiste de *Disco Revue*, mensuel spécialisé. Il a côtoyé les stars de l'époque, interviewé Jimi Hendrix, les Rolling Stones ou Tina Turner, et a vécu les débuts de *Rock'n'Folk*, *Best* ou *Pop Music*. Pigiste (bénévole !) à *Nord-Éclair* au milieu des années 60, puis à *Nord hebdo*, un gratuit lancé par *Nord-Éclair* en 1968, il a travaillé également à l'ORTF et la RTB (Radio Télévision belge) pour lesquelles il a couvert les grands concerts et festivals de l'époque. Malgré ses multiples demandes, la profession lui a dénié le droit d'avoir une carte de presse jusqu'à la fin des années 1970. En ce temps-là, les journalistes qui interviewaient Mick Jagger ou Rory Gallagher n'étaient pas considérés comme des gens sérieux mais comme de vulgaires animateurs. Cela ne les empêchait pas de travailler, mais les pros en faisaient un prétexte pour leur mettre des bâtons dans les roues, voire ne pas les payer.

De cette longue expérience de reporter non carté, Jean-Noël Coghe a gardé une amertume cinglante et un franc-parler réjouissant. Au fil des nom-



breuses anecdotes qu'il rapporte, tout le monde, journalistes et autres, en prend pour son grade. C'est cette liberté de ton, qui rend son voyage dans les coulisses de la presse si passionnant.

Gilles GUILLON

Les Lumières de Lille, 128 pages, 19 €.

LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE PANCKOUCKE

Collection Kiosque 59-62 publiée en collaboration avec Lire à Roubaix

■ Visse (Jean-Paul), *La presse arrageoise. Catalogue commenté des périodiques de l'arrondissement d'Arras, Bapaume et Saint-Pol-sur-Ternoise*, 21 x 29,7 cm, 472 p., illustrations (prix : 15 € + 6 € de port)

Les cahiers de travail de la Société des Amis de Panckoucke (documents d'étude)

■ Grelle (Bernard), *Inventaire du fonds Marius et Émile Vêran, journalistes roubaisiens, à la Médiathèque de Roubaix*, Cahier n° 1, 21 x 29,7 cm, 18 p. (prix : 2 € + 1 € de port)



■ Grelle (Bernard), *La presse roubaisienne au Musée de la presse du Mundaneum de Mons (B)*, Cahier n° 2, 29,7 x 21, 60 p. (prix : 4 € + 2 € de port)

À paraître

■ Grelle (Bernard), *Bibliographie de la presse régionale (Cumulatif des bibliographies parues dans L'Abeille)*

Les commandes, accompagnées du chèque, sont à passer à la Société des Amis de Panckoucke 31, avenue de la Gare 59118 Wambrechies.

Bibliographie

de la presse régionale

Soyez précis : auteur(s), titre de l'ouvrage (ou de l'article), lieu de publication et éditeur, (ou périodique dans lequel vous avez trouvé ces renseignements), date et page(s), illustrations, etc. N'omettez pas de préciser de quel journal, magazine, revue il est parlé dans ce livre ou cet article, si ce renseignement n'apparaît pas clairement dans le titre, et le lieu d'édition du périodique. N'hésitez pas à joindre un commentaire explicatif.

Hommes et femmes de presse

■ {Collaboration}; {Le Grand Écho du Nord}; «Les accusés du procès du Grand Écho sont condamnés à des peines d'une sévérité accablante», *La Voix du Nord*, 9 novembre 1945, 1^{re} page.

Généralités

■ Hilmoine, Sophie, *La presse politique lilloise : la loi du 29 juillet 1881 et son application immédiate*, 127 p. + annexes, Lille 3, 1996, Mémoire de maîtrise en histoire contemporaine, dir. B. Ménager, (Bibliothèque du CRENHO).

■ {Journalisme et droit}; «Journalisme et protection des sources», *Nord Éclair*, 21 février, p. 4.

Fabrication

■ {La Voix du Nord}; [*Comment fabrique-t-on un journal*]: *la Voix du Nord [à] Lille*, Lille, *La Voix du Nord*, [d.l. 1976], 12 p., tout en ill. 43 cm. (Notes: *La Voix du Nord* n° spécial; BM Lille).

Distribution

■ {Kiosques}; Tranchant, Marie, «Le retour du kiosque [Lille]» et «Une dynamique sur l'ensemble du territoire», *Nord Éclair*, 24 janvier 2009, p. 25.

Hommes et femmes de presse

■ {Assoignon, Paul}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Paul Assoignon, du *Progrès du Nord*», (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 17, 16 mai 1903.

■ {Bancal, Damien}; Carpentier, Laurent; photo Éric Lebrun; «Une vigie chez les pirates», *Le Monde* 2, n° 156, supplément au *Monde* n° 19598, 26 janvier 2008, pp. 26-28; (journaliste *Voix du Nord*, spécialisé en sécurité informatique).

■ {Bironneau, Jean-François}; «Le décès du journaliste lillois Jean-François Bironneau», *La Voix du Nord*, 22 janvier 2008, p. 19.

■ {Boulogne, Jules}; Dessin de Jules Boulogne, administrateur de *La Tribune du Nord*, *La Vie flamande illustrée*, n° 4, 14 février 1903.

■ {Boulogne, Jules}; Dessin de Jules Boulogne, administrateur de *La Tribune du Nord*, *La Vie flamande illustrée*, n° 55, 15 février 1908.

■ {Carette, Henri}; «Henri Carette, ancien maire de Roubaix, dessin», *La Vie flamande illustrée*, n° 10, 28 mars 1903, p. 1.

■ {Carette, Henri}; Roubaigno, «Henri Carette», *La Vie flamande illustrée*, n° 10, 28 mars 1903.

■ {Carrez, M.}; Dessin de M. Carrez, chef de la publicité de *La Tribune du Nord*, *La Vie flamande illustrée*, n° 55, 15 février 1908.

La Société des Amis de Panckoucke poursuit sa publication d'une bibliographie sur la presse du Nord et du Pas-de-Calais. Bernard Grelle est chargé de cette rubrique. Transmettez-lui les références que vous découvrirez (grellebernard@wanadoo.fr, ou à Société des Amis de Panckoucke, 13 rue du Château Roubaix).

■ {Coutrelle, Henri}; «Henri Coutrelle» + portrait, *La Vie flamande illustrée*, n° 39, 30 juillet 1904, (avocat au barreau de Lille, adjoint au maire, collabore à *La Dépêche*, pseudo Maître Lesec).

■ {Croisette, A.}; «A. Croisette, directeur du *Nord-Artiste*», *La Vie flamande illustrée*, n° 43, 15 octobre 1904.

■ {Delesalle, Édouard}; «M. Édouard Delesalle [fondateur du *Réveil du Nord*]», *La Vie flamande illustrée*, n° 2, 31 janvier 1903.

■ {Derreveaux, H.}; «M. H. Derreveaux» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 47, 19 septembre 1904.

■ {Devos, A.}; Villars, Paul, «Voyage en Pays violet: A. Devos [imprimeur de *La Vie flamande illustrée*]», (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 25, 5 janvier 1904.

■ {Drouet, Géo}; «Géo Drouet, de *La Tribune du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 92, 10 octobre 1906.

■ {Dubar, Gustave}; M. Gustave Dubar, directeur de *L'Écho du Nord*, dessin, *La Vie Flamande illustrée*, n° 16, 9 mai 1903.

■ {Dubron, M^e Victor}; Villars, Paul, «M^e Victor Dubron, avocat à la cour d'appel de Douai», *La Vie flamande illustrée*, n° 25, 5 janvier 1904.

■ {Dubron, M^e Victor}; «Nos maîtres du barreau: M^e Victor Dubron, avocat du barreau de Douai, conférencier» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 25, 5 janvier 1904.

■ {Fanyau, Oscar}; «M. Oscar Fanyau, conseiller municipal de Lille, [V.P. du Conseil d'administration du *Progrès du Nord*]», *La Vie flamande illustrée*, n° 8, 14 mars 1903.

■ {Ferré, Émile}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Émile Ferré, Rédacteur en chef de *L'Écho du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 16, 9 mai 1903.

■ {Ghesquière, Henri}; «Nos édiles: M. Ghesquière, adjoint au maire», dessin, *La Vie flamande illustrée*, n° 4, 14 février 1903.

■ {Ghesquière, Henri}; «Le citoyen Ghesquière», (dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 90, 16 juin 1906.

■ {Gobert, Léon}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Léon Gobert, du *Progrès du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 17, 16 mai 1903.

■ {Jeandouzy}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Jeandouzy, du *Progrès du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 16, 9 mai 1903.

■ {Jolly, ?}; «Extrait de *L'Écho de l'observatoire*» (dessin) *La Vie flamande illustrée*, n° 63, 10 mai 1906.

■ {Lagrillière-Beauclerc, E.}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Lagrillière-Beauclerc, Rédacteur principal au *Progrès du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 16, 9 mai 1903.

■ {Lagrillière-Beauclerc, E.}; Dessin de Lagrillière-Beauclerc, *La Vie flamande illustrée*, n° 46, 12 septembre 1904.

Bibliographie de la presse régionale

- {Langlais, Henri}; «M. Henri Langlais, rédacteur en chef de *La Dépêche*», dessin, *La Vie flamande illustrée*, 15 octobre 1904.
- {Lauwereyns de Roosendaele}; «M. Lauwereyns de Roosendaele, avocat au barreau de Lille», *La Vie flamande illustrée*, n° 51, 17 décembre 1904.
- {Marin, G.}; Dessin de G. Marin, secrétaire de rédaction de *La Tribune du Nord*, *La Vie flamande illustrée*, n° 55, 15 février 1908.
- {Monier, Maurice}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: Maurice Monier, du *Réveil du Nord*», *La Vie flamande illustrée*, n° 17, 16 mai 1903.
- {Paris, Félix}; «M. Félix Paris, publiciste économiste [*L'Épargne du travail*]» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 10, 28 mars 1903.
- {Poteix, André}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: André Poteix, du *Réveil du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 17, 16 mai 1903.
- {Reboux, Alfred}; «Caricature: On a souvent besoin d'un plus petit que soi: Motte and Reboux limited», *La Vie flamande illustrée*, n° 87, 25 avril 1906.
- {Siauve-Évausy, G.}; «Les journalistes peints par eux-mêmes: M. Siauve-Évausy, rédacteur en chef du *Réveil du Nord*» (+ dessin), *La Vie flamande illustrée*, n° 16, 9 mai 1903.
- {Verschave, Luc}; «Disparition: Luc Verschave est décédé», *La Voix du Nord*, 26 février 2008, p. 6.

Journaux par titres**Des origines à 1914**

- {L'Abeille patriote}; *Relation de la fête de la confédération des départements de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord célébrée à Lille le 6 Juin 1790. (Réimpression facsimilé du n° 68 de L'Abeille patriote)... et précédée d'un Essai sur les Journaux de Lille au XVIII^e siècle*, Lille, Imp. de Lefebvre-Ducrocq, 1881, In-4°. Pièce (B.n.F.).
- {Le Courrier du Pas-de-Calais}; Tondelier, À MM. les rédacteurs des journaux la "*Liberté*" et le "*Courrier du Pas-de-Calais*". Signé: Tondelier. [8 mai 1851.], Arras, Impr. de Vve J. Degeorge, (s. d.), In-8°. Pièce (B.n.F.).
- {Le Diable rose - Lille, 1872-1873-}; Visse (Jean-Paul), «Le dessin politique, talon d'Achille du *Diable Rose*», *La Bibliothèque municipale de Lille fête les 40 ans de la Médiathèque Jean Lévy*, Lille, Médiathèque Henri Lévy, 2005, 157 p., ill., pp.130-131.
- {L'Écho du Nord, Lille, 1819-1940}; Blanquart de Bailleul, baron de, procureur général, *Plaidoyer prononcé le 9 janvier 1823, devant la Cour Royale de Douai..., contre l'éditeur du journal intitulé L'Écho du Nord, poursuivi en vertu de la loi du 17 Mars 1822*, Douai, 1823, 36 p., 25 cm.
- {L'Écho du Nord, Lille, 1819-1940}; Morand de Jouffrey, procureur général, *Plaidoyer prononcé le 11 août 1828, devant la Cour royale de Douai, contre l'éditeur responsable du journal intitulé: L'Écho du Nord, etc.*, Douai: Wagrèr aîné, 35 pp., In 8°, (B. M. Lyon).
- {L'Impartial du Nord}; Breval, A.-J.-B., *Le Porteur de L'Impartial du Nord aux abonnés de ce journal*, (Signé: A.-J.-B. Breval.), Valenciennes: impr. de E. Prignet, (1854), In-8°, 1 p. – (B.n.F.).
- {Journal d'Armentières}; Deschildre, H., Parti ouvrier. Région du Nord. Section armentérioise, *Réponse au Journal d'Armentières et aux pantins de l'hôtel-de-ville*. [Signé: Deschildre.], Armentières, H. Deschildre, (1890), In-16, 32 p. (B.n.F.).
- {Journal du Nord}; Leleux, *Un Mot au Journal du Nord: Dernier avis aux électeurs*. (Signé: Leleux, électeur du 4^e arrondissement.), Lille, imp. de Leleux, (1827), in-8°. (Pièce. **Notes:** En faveur des candidatures de MM. Louis Wacrenier et Barrois-Virnot. B.n.F.).
- {La Liberté}; Tondelier, À MM. les rédacteurs des journaux la "*Liberté*" et le "*Courrier du Pas-de-Calais*". Signé: Tondelier. [8 mai 1851.], Arras, Impr. de Vve J. Degeorge, (s. d.), In-8°. Pièce (B.n.F.).
- {Le Nord}; *Affaires de Pologne. Lettre à Monsieur le Rédacteur du Journal Le Nord*, Paris: L. Martinet, 1858, 32 p., In 8°, (localisation: B. M. Troyes).
- {Le Progrès du Nord, Lille, 1866-1849}; Testelin, Achille-Arthur-Armand, [*Lettre circulaire consécutive à l'interdiction du colportage et de la vente du journal Le Progrès du Nord* / Signé: A. Testelin,... J. Deregnacourt., Pierre Legrand, Poins, J.-B. Desbonnets, 19 août 1873.], Lille, C. Kockenpoo, (s. d.), In-4°, 2 p. (B.n.F.).
- {Le Progrès du Nord}; «Changement de propriétaire [caricature]», *La Vie flamande illustrée*, n° 38, 21 juillet 1908.
- {Le Réveil}; «Dans le domaine de la politique: départ pour *Le Réveil* [caricature]», *La Vie flamande illustrée*, supplément au n° 25, 5 janvier 1904.

1945 et après

- {Ch'tis magazine}; *Ch'tis magazine*: à l'occasion de la sortie de *Ch'tis magazine*, à l'automne 2008, Média du Nord a joint Eric de Kermel, directeur délégué de Milan-presse (à lire sur <http://www.henelmedias.fr>).
- {Liberté-hebdo}; «Tornade du Val-de-Sambre: Liberté-hebdo remet un chèque de 3 500 € au Secours populaire», *Liberté-hebdo*, n° 825, 26 septembre 2008, p. 10.
- {Lilleplus}; Duprez, Sébastien, «*Lilleplus* met en place un panel de lecteurs pour mieux répondre à vos attentes», *Lilleplus*, 6 février 2008, p. 16.
- {La Voix du Nord}; *La Voix du Nord: un grand journal régional d'information...*, Lille: La Voix du Nord 1971, 67-[5] p. ill. 22 x 27 cm. (BM Lille).
- {La Voix du Nord}; A.D et C.G., «Jours de grève: qu'en dit *La Voix*?», *La Brique*, n° 5, décembre 2007-janvier 2008, p. 6.
- {La Voix du Nord}; «Portrait d'écrivain: Frédéric Lépinay», *L'Écho du Pas-de-Calais*, avril 2006, n° 73, à lire sur <http://www.echo62.com>.
- {La Voix du Nord}; «*La Voix du Nord*: Un peu plus de journalistes, moins de techniciens», *Liberté-hebdo*, n° 825, 26 septembre 2008, p. 10.

Nouvelles publications**NTIC**

- {maville.com}; *maville.com: le gratuit des bons plans de la métropole*. Mensuel. Janvier 2008 [I, n° 1]. Groupe Voix du Nord.
- {maville.com}; «*maville.com*: c'est aussi un magazine lancé par le groupe *Voix du Nord*», *La Voix du Nord*, 17 janvier 2008, p. 4.
- {maville.com}; «*Avec Nord Éclair et maville.com ça bouge dans la ville, ça bouge sur le net*», *Nord Éclair*, 18 janvier 2008, p. 5.

La vie des médias dans la région

Pays du Nord Magazine, une nouvelle formule

Le titre spécialisé dans le tourisme, le patrimoine et l'art de vivre au plat pays français et flamand, fête son 15^e anniversaire en octobre. Il propose dès aujourd'hui des changements en douceur : nouveau logo, maquette et sommaire remodelés mais aussi site internet plus attractif.

Pays du Nord montre aux gens du Nord ce qui est beau et intéressant à voir près de chez eux, raconte l'histoire de la région mais aussi la décrit dans sa modernité valorisante. « On nous dit parfois que nous faisons une sorte de "magazine carte postale", j'assume totalement. C'est plus agréable de montrer un paysage sous un ciel bleu que de revenir sur les images caricaturales de la région », explique Claire Decraene, la rédactrice en chef de *Pays du Nord*.

Le titre, qui paraît tous les deux mois, occupe une niche éditoriale dans le paysage de la presse régionale nordiste. La presse de territoire¹, comme on l'appelle dans le lexique du marketing éditorial, est un espace étroit au nord de Paris.

À tel point que Claire Decraene reconnaît volontiers que le titre est parfois confondu avec le magazine gratuit du conseil général *Le Nord* ! Cette confusion est un signe encourageant si l'on aborde ce défaut de notoriété avec optimisme. Il reste donc un potentiel de lecteurs à convaincre quinze ans après la création de ce magazine par Gilles Guillon, un des collaborateurs de *L'Abeille*, aujourd'hui éditeur chez *Ravet-Anceau*.

Pays du Nord est-il mal connu ? Selon le groupe de communication lillois Normédia qui a racheté en 1999 *Pays de Normandie* créé par les éditions Freeway, et un an plus tard son aîné *Pays du Nord*, le magazine compterait actuellement entre 5 à 6000 abonnés et 10000 ventes au numéro en moyenne². Pour Yves Treilhou, le directeur de publication, et son fils Olivier, qui gère l'entreprise de presse, « il y a un nouveau lectorat à conquérir ».

Mais qui est le lecteur cible de *Pays du Nord* ? C'est un homme de 35 à 40 ans, père de famille, bien installé dans sa vie professionnelle, un résident de la métropole lilloise qui aime se balader dans sa région. À 95 %, les lecteurs habitent la zone de diffusion du magazine (Nord-Pas-de-Calais, Picardie, frontière belge), selon la société Normédia qui ne profite donc pas du populaire effet Dany Boon.

« Nous avons un lectorat fidèle et exigeant. Nos lecteurs connaissent bien la région. Ils veulent être surpris », explique la rédactrice en chef Claire Decraene. « C'est un vrai défi à chaque numéro », ajoute-t-elle. Au sein de la rédaction de *Pays du Nord* – Claire Decraene est secondée par Ludvine Fasseu et une quinzaine de pigistes et reporters-photographes – l'exigence du renouvellement des sujets est élevée. Pour ses rubriques, *Pays du Nord* fait aussi appel à des historiens, des enseignants, des écrivains ou des grands chefs de la gastronomie régionale, etc.

Pour ce n° 88, qui fait entrer le magazine dans une nouvelle formule – c'est la 4^e refonte du titre depuis sa création, la dernière remontant à 2003 – tout se passe néanmoins sans brusquer le lecteur. En première page, un dossier propose des « balades aux sommets » pour rappeler qu'il y a d'intéressants points de vue au plat pays, notamment les falaises d'Ault en baie de Somme. Le magazine revient également sur le parcours

de Jean-Claude Casadesus, un autre sommet, musical celui-là. C'est en revanche à l'intérieur qu'on s'aperçoit de la mutation graphique et rédactionnelle du magazine. Le contenu défile désormais le long de trois axes principaux : la rubrique « vivre ici », un dossier de 20 pages et « Du côté de chez vous », une rubrique qui « valorise l'information touristique de proximité ». Le lecteur trouve également sa place dans les pages avec une rubrique de tests effectués par les lecteurs eux-mêmes. Ces derniers sont également invités à retrouver le magazine sur le site internet.

Pays du Nord affronte la crise que traverse l'ensemble des médias. Sur le plan de la publicité, « on souffre toutefois moins qu'au niveau national », assure Olivier Treilhou.

Le marché du tourisme demeure en effet un domaine crucial pour *Pays du Nord*. Le magazine attire les recettes publicitaires de collectivités locales et territoriales, qui ne trouvent pas d'autres supports de presse de ce genre pour communiquer sur un territoire où *Pays du Nord* n'a pas de concurrent. « D'où l'intérêt des annonceurs pour notre produit de niche », résume Yves Treilhou. Le nouveau trimestriel *Chti Magazine* lancé en 2008 par le groupe Milan Presse n'aura pour sa part duré qu'un seul numéro.

Frédéric LÉPINAY

Pays du Nord en bref

Six numéros et 2 hors-série par an - Format 210 × 287 mm
Prix de vente 6 € - www.pays-du-nord.fr

1. Les premiers magazines du genre sont apparus à la fin des années 1980 avec le lancement de *Pyrénées Magazine* par la société d'édition toulousaine Milan Presse, puis le magazine *Massif Central*, créé au début des années 1990 par les éditions Freeway. Ce groupe de presse a été revendu en 2000. C'est lors de ce rachat que *Pays du Nord* a été repris par Normédia, qui assurait la régie publicitaire du titre, et d'autres associés. Yves Treilhou (Normédia) s'était associé à Gilles Guillon et deux autres journalistes, Isabelle Leclercq-Plateau et Nicolas Delecour. Ils ont depuis revendu leurs parts. Les propriétaires actuels sont Yves Treilhou-Normédia (91,5 %) et Guillon (8,5 %). Gilles Guillon est également associé dans *Pays de Normandie* dont il possède 24 %. Ce dernier était également actionnaire de *PdN Éditions* (24 % également), filiale éditrice du *Guide des Estaminets*, un recueil qui fut un best-seller dans le Nord.

2. *Pays du Nord* n'est plus adhérent de l'Office de justification de la diffusion (OJD). Selon Gilles Guillon, qui fut rédacteur en chef du magazine entre 1994 et 1997, les ventes dépassaient les 20000 exemplaires dans les années 1990 (chiffres OJD à l'appui). Depuis 2001, le magazine est confronté à une chute continue de ses ventes. En 2008, *Pays du Nord* aurait vendu 5 à 6000 exemplaires par numéro, dont à peine un millier en Picardie. Le nombre d'abonnés serait de 2000. *Pays de Normandie*, le trimestriel de Normédia, atteindrait en moyenne 5000 ventes, d'après les chiffres communiqués par Gilles Guillon. Des chiffres que conteste Yves Treilhou. Les deux parties, en conflit depuis 2004, se sont déjà opposées devant les tribunaux autour du *Guide Ravet-Anceau des Estaminets*, publié par Gilles Guillon aux éditions Ravet-Anceau.



l'abeille

Revue publiée par la Société des Amis de Panckoucke 13, rue du Château 59100 Roubaix ■ ISSN : 1959-0245 ■ Directeur de la publication : Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro : Pierre Albert, Elien Declercq, Bernard Grelle, Gilles Guillon, Frédéric Lépinay, Jean-Paul Visse et Philippe Waret ■ Maquette : Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros) : 10 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement : les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante : labeille5962@orange.fr ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog : www.panckoucke.org